

Thierry Longé

Die Sehnsucht. Introduction à une notion freudienne

Un cœur qui bat contre le néant¹

Cette notion affine au deuil et à la mélancolie dans le registre du traitement psychique de la perte de l'objet mérite qu'on s'y arrête, et sans doute plus longuement que je ne vais le faire ici, par l'usage conséquent que Freud en fait dans le nouage délicat de la satisfaction et de la douleur. Elle suscite un vif et sans doute heuristique embarras de traduction, comme en témoigne en deçà de son polymorphisme freudien, sa présence au dictionnaire des intraduisibles². La proposition des traducteurs³ des œuvres complètes de lui assigner une traduction unique dans l'ensemble de l'œuvre, sous le chef unifiant du néologisme « désirance⁴ », est de toute évidence une tentative de lui conférer un statut préconceptuel.

On peut, certes, s'interroger sur la pertinence de cet acte : traduction unificatrice, choix de cette nomination. On peut dire de la notion freudienne de *Sehnsucht* ou du préconcept de désirance ce que Jean Laplanche disait dans son cours de janvier 1992 à propos de l'étayage, *die Anlehnung*, et de l'après-coup, *die Nachträglichkeit* :

Ces concepts ont une situation étrange : ils offrent des possibilités d'une grande richesse aux développements postfreudiens, mais cette richesse, on est amené en grande partie à la leur prêter, justement parce que l'auteur ne les a pas développés et qu'ils gardent un statut pivot, mais mal défini, non

¹ Annie Le Brun, *De l'éperdu*, Paris Stock, 2000, p. 7.

² Cf *Vocabulaire européen des philosophies*, sous la direction de Barbara Cassin, Paris, Le Robert et Seuil éd., oct. 2004 : article *Sehnsucht*, pp. 1122-1124, Christian Helmreich.

³ J. Laplanche Article « Désirance » de la « Terminologie raisonnée » de Jean Laplanche in *Traduire Freud*, volume d'introduction aux œuvres complètes, Paris, PUF, 1989, pp. 96-97. « Nous avons affirmé que nous n'avions nulle vocation à réformer le français en général, pour le rendre "germanique". En revanche, lorsqu'un terme prend chez Freud, valeur de concept, il est indispensable de le restituer au plus près. C'est bien le cas pour *Sehnsucht*, dont le glissement de l'usage courant à la métapsychologie est parfaitement perceptible. »

⁴ Cf. également A. Bourguignon, *Psychiatrie Française n° 5/88* : « Quant à *désirance* qui traduit au mieux le mot *Sehnsucht*, c'est un néologisme élégant, qui ne choque en rien le génie de notre langue. »

dogmatisé, un statut central tout en étant implicite. C'est donc une richesse que nous sommes amenés, nous les postfreudiens, à leur conférer⁵.

La désirance océpite⁶ aura-t-elle la même pertinence théorique, la même efficace que ces deux illustres prédécesseurs ? L'avenir le dira, même si pour ma part j'en doute. La promotion récente, et son usage proliférant dans le champ du politique, d'un concept d'origine québécoise, sur un modèle analogue plaiderait plutôt en faveur du vocable : c'est la *gouvernance* qui vient agrandir la famille gouvernement, gouverner, gouvernant, pour situer la pratique de gouvernement des gouvernants, et qui d'ordinaire se soutient de son qualificatif bonne ou mauvaise. Désirance, construit sur la série désir, désirer, désirant, rend-elle ce que le substantif allemand *Sehnsucht* introduit, et plus encore ce que Freud manie dans l'usage singulier qu'il en fait ?

Quoi qu'il en soit, cette traduction unificatrice et pré-conceptuelle est une proposition dans le sens d'une version proprement freudienne de la *Sehnsucht*, et sur ce point on ne peut que se réjouir des efforts des traducteurs. Le premier effet, et pas le moindre, est de reléguer, voire d'effacer ce qui faisait tradition traductionnelle : la *nostalgie*, en restaurant le *desiderium* latin, occulté par la construction savante de Johannes Hofer (1688).

La *Sehnsucht*, dont Freud nous propose une version particulière, est une composition d'un substantif *die Sucht*, et d'une action *sehnen*.

L'action que transcrit le *sehnen* est une action réflexive orientée : il s'agit d'un *sich nach etwas sehnen* que l'on pourrait traduire simplement par un « se tendre vers quelque chose », et non pas un « tendre vers quelque chose ». Cette tension se justifie des substantifs qui en découlent : ainsi, en anatomie, *die Sehne*, c'est le tendon de l'armature ostéo-articulaire ou ostéo-musculaire, et en mathématiques c'est la corde de l'arc de cercle. Cette tension de soi vers quelque chose relie donc deux points où s'expriment des forces identiques mais opposées, dont la résultante est nulle. De fait c'est l'impossibilité de la réalisation de l'action, dans un au-delà d'elle-même, que souligne cette réflexivité orientée. L'action du *sich sehnen*, par sa forme même, imprime sur le sujet qui se tend une force aussi puissante mais inverse que celle orientée sur l'objet vers lequel il tend. Au-delà, ce serait réaliser le déchirement, la fracture, la rupture, la déhiscence.

Aussi bien dans l'usage, cette action renvoie à l'ardeur d'un « désirer » d'autant plus exaltée que l'objet vers lequel le sujet se tend est inaccessible : le passé pour le présent, la patrie pour l'exilé, la mère pour l'isolé, le repos pour l'épuisé, le changement, le divertissement pour le monotone, le revoir pour l'abandonné. Cette action sollicite respectivement tout autant les substances de la

⁵ J. Laplanche, *Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo Les empêcheurs de penser en rond, 1993.

⁶ Les *océpistes*, soit le cartel des traducteurs des œuvres complètes, ont comme leur nom l'indique mission d'ouvrir et de réouvrir des pistes à la lecture de Freud. Le livre de Jeanine Altounian, *L'écriture de Freud* en offre un témoignage éloquent.

nostalgie, du regret, de l'ennui, de l'aspiration, de l'envie, que les modalités du désirer où se qualifient déjà l'ardeur, la passion, l'impatience, comme autant de moments de son impossible fléchissement, dans cet au-delà de l'action irréalisable.

Die Sucht, à son tour, renforce cette modalité du désirer, dans l'état qu'elle indique : rage, colère, manie, passion, voire démangeaison, et dont l'addiction, la toxicomanie — *die Süchtigkeit* — nous donne une version réalisée par la formule de la quête et de la recherche visant à combler le seul manque de l'objet en tant qu'il vient toujours à manquer dans ce désirer du *Süchtiger* — le toxicomane. Et non comme manque à être, dans ce comblement de la perte présentifiée, substantifiée par la substance addictive elle-même, qui fait de l'addict un chercheur qui ne cherche plus au-delà de l'objet qui lui manque, requalifiant le désir en besoin. C'est cette action du chercher, du rechercher, de l'enquêter, du détecter, que spécifie le *suchen* et qui délimite le champ des états auxquels nous renvoie *die Sucht* où doit s'entendre l'impuissance à s'y produire, a contrario de *die Suchen* où elle s'effectue.

Cette composition, cet alliage de l'action du *sehnen* et de la passion de la quête — *die Sucht* —, cette *Sehnsucht* oriente singulièrement le trajet du désir : c'est littéralement la « folie du désir » quand la quête, la recherche (*die Suche*) tourne à la folie, quand la folie n'est que manie, fureur, rage ou passion (*die Sucht*) et le désir (*Sehn*) ardeur, aspiration. C'est le désir rendu fou de ne jamais parvenir à satisfaction dans l'impossible accès à l'objet qui le cause : objet perdu, objet absent. C'est la folie désirante en suspens éperdu au bord d'un dénuement autrement radical. Ce serait la figure entravée, torturée, affamée d'un Tantale, celle épuisée d'un Moïse au désert, celle éperdue d'un Perceval dans sa quête qui s'y trouveraient ici sollicitées.

La *désirance* qu'on nous propose en traduction unique de la *Sehnsucht* affiche cet état du désir où « le suffixe -ance semble susceptible de rendre le mouvement d'un processus insistant et persistant⁷ ». Elle réintroduit la visée de l'absence, là où la *nostalgie*, qu'elle tente d'effacer, impliquait avec outrage celle du passé⁸. Elle ne s'expose pas pour autant à la confusion du désir comme convoitise, appropriation, concupiscence, envie où c'est la série *Begierde*, *Begehren* et *Begehrung* qui est requise, ni au désir comme action incluant le plaisir qu'elle vise où c'est *Lust* qui convient⁹.

Cette proposition se justifie donc de sa signifiante latine de référence : *desiderium* où se déclinent l'impatience des retrouvailles, le tourment du regret,

⁷ Jean Laplanche, *op. cit.*, p. 97.

⁸ *Ibidem*, p. 96.

⁹ *Ibidem*, pp. 95-96. (cf. article « Désir ».)

la prière, la demande, la requête. C'est cette convergence obstinée à cerner ce qui fait défaut, absence, perte, à éprouver le manque, voire à impulser la recherche, l'étude et l'enquête pour parer à la défaillance que l'on retrouve dans l'action qu'elle nomme : *desirare*. Et ce jusqu'à faire équivaloir désir et satisfaction dans le registre des besoins.

En contrepoint, ici, on peut reprendre l'étude de la genèse du concept de nostalgie sous l'autorité de Jean Starobinski :

Le mot nostalgie a été forgé de toutes pièces pour faire entrer un sentiment assez particulier (*Heimweh*, regret, *desiderium patriae*) dans le vocabulaire de la nomenclature. Que les exilés languissent et dépérissent loin de leur patrie, ce n'était pas une constatation neuve à la date (1688) où Johannes Hofer de Mulhouse soutenait à Bâle sa thèse sur la nostalgie (*Dissertatio medico de nostalgia*)¹⁰.

Et Starobinski de poursuivre, ironique :

L'attention que Johannes Hofer portait au *Heimweh* fut décisive. Il s'avisa de lui trouver un nom grec, car il n'était pas convenable en 1688 qu'une maladie, primitivement désignée par un nom vulgaire, n'ait pas son vêtement de cérémonie emprunté aux langues classiques. Hofer eut la main heureuse : à l'aide de retour (*νοστος*) et de douleur (*αλγος*), il créa nostalgie, mot dont la fortune fut telle, que nous en avons complètement oublié l'origine. Il nous est si familier que nous l'imaginons mal de formation récente et surtout de formation savante. Ce néologisme pédant a été si bien accepté qu'il a fini par perdre son sens primitivement médical et par se fondre dans la langue commune... Son succès l'a dépouillé de toute signification technique, il est devenu un terme littéraire (donc vague).

Ainsi la série originale qui s'y parcourt est la suivante : *Desiderium (patriae) – Heimweh – Nostalgia*. Et notre nouvelle *désirance* par ce détour savant ne saurait s'en extraire.

La notion de nostalgie relie ensemble le désir de retour, et la douleur qui lui est corrélative, en tant qu'elle est un bouleversement intime lié à un phénomène de mémoire : l'illusion de la quasi-présence du passé, doublée du sentiment douloureux de la séparation¹¹. Il n'est sans doute pas anodin de constater à la lecture de la recension de Starobinski qu'avant de devenir l'affaire des psychiatres, la nostalgie, maladie à part entière, fut d'abord et surtout celle des militaires : affection du soldat, qu'il soit mercenaire suisse, poméranien ou westphalien, soldat de l'an II ou de la Grande Armée, marin de la Navy¹². Cette

¹⁰ Jean Starobinski, « Le concept de nostalgie », *Diogène*, n° 54, 1966, pp. 92-115.

¹¹ *Ibidem*, pp. 100-101.

¹² Marins affectés de la *calenture*, variante maritime de la nostalgie, résultat de l'effet conjugué du soleil tropical et du mal du pays, *op. cit.*, p. 97.

connotation d'origine participe de son succès immédiat en tant qu'entité autonome, propre à pourvoir à la définition du moral des troupes et à des remèdes nécessaires s'il tend à décliner.

Ainsi Hofer la repère, la décrit et l'explique à partir des manifestations observées auprès de la soldatesque mercenaire suisse, longtemps éloignée de ses alpages natal :

La nostalgie naît d'un dérèglement de l'imagination, d'où il résulte que le suc nerveux prend toujours une seule et même direction dans le cerveau et, de ce fait, n'éveille qu'une seule et même idée, le désir du retour dans la patrie... Les nostalgiques ne sont touchés que par peu d'objets extérieurs, et rien ne surpasse l'impression que fait sur eux le désir du retour : tandis que dans l'état normal l'âme peut s'intéresser également à tous les objets, son attention dans la nostalgie est diminuée, elle ne ressent d'attrait que pour très peu d'objets et se limite presque à une seule idée. J'admettrai volontiers qu'il y a là une part de mélancolie, car les esprits vitaux, fatigués par l'idée unique qui les occupe, s'épuisent et provoque [manque-t-il un mot ou cela doit-il s'accorder avec esprits vitaux ?] des représentations erronées¹³.

Cette lésion, cette blessure de l'imagination, qu'elle fût plus tard acceptée, controversée, réfutée, comme cause, n'ôta pas à la nostalgie maladie sa puissance descriptive de troubles psychiques singuliers et ce jusqu'au milieu de notre siècle. Kant¹⁴ y prend exemple pour traiter de la faculté d'invention du point de vue de l'affinité et singulièrement de la force créatrice de l'imagination qu'est l'illusion :

Le mal du pays (*Heimweh*) qui saisit les Suisses (et aussi, comme je le tiens de la bouche d'un général qui en avait fait l'expérience, des Westphaliens et des Poméraniens de certaines régions) quand ils sont transplantés dans d'autres pays résulte de l'insouciance et des bonnes relations de voisinage qu'ils connurent dans leur jeunesse, d'une nostalgie pour les lieux où ils avaient éprouvé des joies très simples de la vie, — alors même qu'ensuite, visitant plus tard ces mêmes lieux, ils voient leur attente vivement déçue, et se trouvent ainsi guéris ; certes, ils sont convaincus que là-bas tout a profondément changé, mais tout vient en fait de ce qu'ils n'ont pu ramener leur jeunesse. En tout cas, constate Kant, il faut remarquer que ce mal du pays s'empare davantage des campagnards d'une province pauvre, mais unie par des liens de fraternité et de cousinage, que de ceux dont la préoccupation est le gain et qui adoptent pour devise : *patria ubi bene*¹⁵.

Mais ce sont les psychiatres et la médecine militaire qui en fixent le cadre descriptif, après que la maladie a obtenu tout au long du XVIII^e siècle reconnaissance par tous les médecins d'Europe. Mal souvent mortel, « on admet

¹³ *Op. cit.*, p. 98.

¹⁴ Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Livre I, § 32, Paris, GF-Flammarion, 1993, pp. 119-120.

¹⁵ La citation de Cicéron (*Tusculanes*, V, 37), « *Ubi bene ibi patria* » est d'ordinaire rendue par : « où l'on est bien, là est la patrie ».

que tous les peuples et toutes les classes sociales peuvent y être sujets, des Lapons du Groenland aux Noirs jetés en esclavage¹⁶ ».

Pinel, dans son encyclopédie méthodique lui consacre l'article suivant :

Les principaux symptômes consistent dans un air triste, mélancolique, dans un regard stupide, des yeux parfois hagards, une figure parfois inanimée, un dégoût général, une indifférence pour tout ; le pouls est faible, lent ; d'autres fois fréquent mais à peine sensible ; un assoupissement assez constant ; pendant le sommeil, quelques expressions échappées avec des sanglots et des larmes ; la presque impossibilité de quitter le lit ; un silence opiniâtre, le refus des boissons et des aliments, l'amaigrissement, le marasme et la mort. La maladie n'est pas, chez nous, portée à ce dernier degré ; mais si elle n'est pas funeste d'une manière directe, elle le devient souvent de manière indirecte. Quelques-uns ont assez de force pour la surmonter ; chez quelques autres, elle est plus longue et prolonge par conséquent leur séjour dans l'hôpital ; mais ce séjour prolongé leur devient presque toujours funeste, car ils sont tôt ou tard atteints par les maladies qui règnent d'une manière terrible dans les hôpitaux militaires, telles que les dysenteries, les fièvres rémittentes, les fièvres adynamiques, ataxiques, etc.¹⁷

Ce bref descriptif symptomatique a pour support causal, unique, une affection morale selon le schéma communément admis jusqu'au milieu du XIX^e siècle et que résume Bégin dans l'article qu'il consacre à la nostalgie : « Cette excitation encéphalique persévérante possède la propriété de réagir non seulement sur l'épigastre, mais sur tous les principaux viscères, qui sont *sympathiquement* affectés¹⁸. »

Avant de s'éclipser de la nomenclature médicale et de se réfugier dans le seul domaine de la psychiatrie, la nostalgie aura suscité ses plus belles pages dans la médecine militaire, nous l'avons déjà mentionné. Non seulement la maladie nostalgie participe comme critérium nouveau à la définition du moral des armées en campagne, mais elle propose un traitement curatif et préventif d'une maladie individuelle mais également épidémique : le retour au pays, comme seule réponse au mal du pays (*Heimweh*) à quoi Pinel saura donner toute sa solennité :

Tout soldat qui en est profondément affecté doit être congédié avant qu'un de ses organes soit irrémédiablement lésé. En faisant cet acte de justice, on conserve à l'État un citoyen, dont on n'aurait pu faire un bon défenseur¹⁹.

¹⁶ J. Starobinski, *op. cit.*, p. 107.

¹⁷ Article « Nostalgie » de l'Encyclopédie méthodique de Pinel et Boisseau, cité par J. Starobinski, *op. cit.*, p.109.

¹⁸ Article « Nostalgie » du Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique, t. XII, 1834, cité par J. Starobinski, *op. cit.*, p. 110.

¹⁹ Article « Nostalgie » cité par J. Starobinski, p. 107.

Et jusqu'en 1873, si l'on s'en réfère au mémoire d'Auguste Haspel, médecin militaire, le dogme prévaut encore du *primum movens* de la nostalgie dans l'actualité des désordres organiques constatés :

Ces troubles, ces désordres organiques ne sont pas venus tout seuls, ils ne se sont pas produits d'eux-mêmes dans l'état où nous les voyons le plus ordinairement ; ils ont eu un commencement ; il y a donc quelque chose qui les a précédés, qui les amenés, et ce quelque chose, c'est l'idée triste, c'est cette malheureuse disposition de l'âme qui a déterminé ces modifications organiques — lesquelles ne constituent pas elles-mêmes la cause de la maladie, mais seulement une de ses expressions anatomiques. La nostalgie, voilà le fait primitif initial, essentiel et, si je puis parler ainsi, l'épine pathologique ; c'est-à-dire que rien n'a commencé avant lui et qu'il est, dans les premiers temps, toute la maladie²⁰.

C'est aussi une façon de réécrire l'histoire, et de transformer une déroute militaire en maladie collective :

L'amour de la patrie a été de tout temps pour le soldat le mobile le plus pur des grandes actions. Mais parfois cet amour est devenu chez les jeunes conscrits brusquement arrachés à leurs foyers le germe d'une maladie cruelle qu'on appelle la nostalgie et qui peut mener à la mort par le découragement et le suicide. Dans l'expédition d'Égypte commandée par Napoléon Bonaparte en 1798, l'armée française jetée au milieu d'un désert brûlant, sous un ciel dont aucun nuage ne tempérait l'ardeur, souffrait de la soif et de la faim, harcelée dans les campagnes par les Bédouins, ne trouvant dans les villes qu'une population hostile et fanatisée, était en proie au découragement lorsque la perte de la flotte ruinée par les Anglais dans la rade d'Aboukir vint la pousser au désespoir en la menaçant d'un exil indéfini. Depuis les généraux jusqu'aux simples soldats, tous furent pris alors d'un violent accès de nostalgie, contre lequel les marches et les combats purent à peine réagir²¹.

De ce détour par la nostalgie maladie, dont on a pu préciser l'origine, la généralisation puis le déclin et l'abandon, reste cette interrogation sur la douleur, douleur psychique, douleur morale référée au pays, au *heim*, au chez soi, le *daheim*.

Ce mal, cette douleur particulière, ce *Weh* affranchi de la nostalgie, qui l'introduisait à la nomenclature médicale, comme « douleur du retour », peut à nouveau s'appesantir sur sa localisation d'origine, en tant qu'elle est perdue, en tant qu'elle fait origine de la perte, nous ramenant très sensiblement au cœur de l'interrogation freudienne de notre objet : la *Sehnsucht*.

²⁰ Auguste Haspel, *Mémoires de l'Académie de Médecine*, XXX, 1871-1873, cité par J. Starobinski, p. 111.

²¹ Général Thoumas, *Le livre du soldat : vertus guerrières*, Paris ; Nancy, Berger-Levrault, 1891.

Avant cela, un dernier détour par l'occasion que nous en donne Janine Altounian avec son livre *L'écriture de Freud, sous-titré Traversée traumatique et traduction*, et particulièrement les quelques pages qu'elle consacre à Jean Amery et à son livre : *Jenseits von Schuld und Sühne*²². Je vous laisse découvrir le travail de restauration signifiante que Janine Altounian propose, dans la contestation argumentée du titre sous lequel l'ouvrage est traduit en français : *Par delà le crime et le châtement*²³.

Celui qui se présente lui-même comme *ein gelernter Heimatloser*, un homme sans pays [natal] et expert en cela, peut bien nous fournir, ici, matière à penser ce *Weh*, celui du *Heimweh*, en quelques citations²⁴, et sans plus de commentaire :

- « En quelle quantité l'homme a-t-il besoin de pays natal (*Wieviel Heimat*) ? »
- « Il n'y a pas de "nouveau pays natal". Le pays natal, c'est le territoire de l'enfance et de la jeunesse. »
- « Il faut avoir un pays natal pour ne pas en avoir besoin [...] le pays natal c'est la SÉCURITÉ (*Sicherheit*) . »
- « Comme on apprend sa langue maternelle sans en connaître la grammaire, on fait de même l'expérience du monde environnant familial (*heimisch Umwelt*). La langue maternelle et le monde du pays natal croissent avec nous, en nous. »
- « Mon mal, notre mal du pays (*Heimweh*) nous rendait étranger à nous-mêmes (*Selbstentfremdung*). Mon identité était liée [...] au dialecte du [...] pays d'où je venais [...] les amis s'étaient éteints, avec qui j'avais parlé dans le dialecte du pays natal. »
- « Le [...] mal du pays n'était pas l'apitoiement sur soi [...] La haine de soi couplée avec la haine du pays natal faisait mal [...] La seule chose qui aurait pu être une thérapie, c'était une pratique historique, je veux dire la révolution allemande et [...] que le pays natal ait réclamé [...] à toute force [...] notre retour. Mais [...] notre retour ne fut pour notre pays [natal] qu'une situation d'embarras. »

Venons-en, maintenant, à situer la *Sehnsucht* freudienne entre douleur et satisfaction et à la qualifier comme épreuve de la perte.

Il faut sans aucun doute reprendre ici le troisième *addendum* que Freud consacre, au terme de son analyse du triptyque *Inhibition, symptôme angoisse*²⁵ à cet autre triptyque que constitue *Angoisse, douleur et deuil*. Freud s'y astreint à

²² Janine Altounian, *L'écriture de Freud, Traversée traumatique et traduction*, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 2003.

²³ Jean Amery, *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, traduit par Françoise Wuilmart, Arles, Actes Sud, 1995.

²⁴ Citations traduites par Jeanine Altounian aux pages 122-123 de son livre.

²⁵ S. Freud, *Hemmung, Symptom und Angst* 1926, GW XIV, pp. 202-205.

rendre compte, au moins sur le mode analogique, de ce qui de longue date fait énigme dans sa fiction d'appareil psychique : le transfert de la sensation de douleur (*Schmerzempfindung*) au domaine psychique. Cette question est restée longtemps suspendue dans son abord métapsychologique, en dépit des recherches menées autour des notions de deuil et de mélancolie, en tant qu'opérateurs référés à la perte ou à l'abandon de l'objet.

Freud y construit « l'éprouvé en *Sehnsucht* » chez le nourrisson (*das Säugling*) en apposition à ceux de la joie et du désespoir (*Freude/Verzweiflung*). Il l'établit comme mode spécifique propre aux situations de perte de l'objet, qu'il s'agisse de perte réelle de l'objet ou de perte de la perception dudit objet.

Le nourrisson, nous dit-il, incapable de produire cette distinction entre absence temporaire et perte durable, se trouve confronté de façon répétitive à cette situation de perte réelle génératrice d'angoisse, au sens où « l'angoisse apparaît en réaction au danger de la perte. »²⁶

Cette capacité de distinction est le fruit d'un apprentissage progressif :

La mère favorise le développement de cette connaissance (*Erkenntnis*), de tant d'importance pour le nourrisson, en jouant avec lui le jeu bien connu du cacher son visage devant lui, puis de le découvrir pour sa plus grande joie (*Freude*). Il peut alors ressentir quelque chose comme de la *Sehnsucht*, sans que celle-ci s'accompagne de désespoir (*Verzweiflung*)²⁷.

Cette épreuve de la perte, liée à l'absence ou la sensation de l'absence, réalise les conditions d'une situation traumatique s'il s'y conjoint l'expression d'un besoin que la mère eût dû satisfaire. Si le besoin n'est pas actuel, elle se transforme en situation de danger.

Cet objet-mère, créé par la répétition des situations de satisfaction, subit, nous dit Freud, un investissement particulier lié au danger constant de sa perte, dans la réactualisation potentielle de la situation traumatique ainsi définie. C'est ce qui l'amène à distinguer, métapsychologiquement, pour cet objet premier un investissement *sehnsüchtig, eine sehnsüchtige Besetzung*, ou encore *eine Sehnsuchtsbesetzung*.

Cet investissement, cette *Sehnsuchtsbesetzung* de l'objet, donne à Freud la clé analogique économique²⁸ de l'énigme de la douleur psychique. Freud propose le raisonnement métapsychologique suivant :

- La douleur, en tant que phénomène réalisant les conditions de l'expérience primaire puis sa reproduction, apparaît lorsqu'une excitation périphérique

²⁶ *Op. cit.* dans la traduction de Michel Tort : *Inhibition, Symptôme, Angoisse*, Paris PUF, 1973, p. 98.

²⁷ *Ibidem* p. 99.

²⁸ Ce raisonnement par « analogie du point de vue économique » est celui-là même dont Freud usait pour rendre compte du traitement mélancolique de l'objet à partir de celui du deuil. Cf. son article « Deuil et mélancolie ».

fait effraction dans les dispositifs du pare-excitation soit par irruption quantitative excessive, soit par mise en échec des systèmes de criblage quantitatif.

- Cette effraction produit un événement analogue à celui d'une excitation pulsionnelle constante contre laquelle les actions musculaires d'ordinaire capables de produire, par décharge, la réduction quantitative se révèlent, en ce cas, inefficaces.
- La douleur corporelle en tant que périphérique réalise les conditions d'un investissement narcissique de l'endroit du corps douloureux, « investissement qui ne cesse d'augmenter et qui tend pour ainsi dire à vider le moi ».
- Par analogie, l'intense investissement de l'objet absent ou perdu — *Sehnsuchtsbesetzung* — qui ne cesse de croître sans le réfrènement possible de la satisfaction du besoin, crée, nous dit Freud, « les mêmes conditions économiques que l'investissement en douleur (*Schmerzbesetzung*) concentré sur l'endroit du corps lésé²⁹. »
- Dès lors, conclut-il, « la représentation d'objet, fortement investie par le besoin, joue le rôle de l'endroit investi par l'augmentation de l'excitation. Le caractère continu du processus d'investissement, l'impossibilité de l'inhiber, produisent (dans les deux cas) le même état de détresse psychique — *psychische Hilflosigkeit* — par l'évidement du moi de tout investissement concentré et transféré sur cette représentation de l'objet investi en “*Sehnsucht*” ou le représentant psychique investi en douleur de l'endroit du corps douloureux. »

Cette description économique de l'épreuve de la perte, en appui analogique sur le schéma de la douleur périphérique, Freud l'inscrit dans le temps de la relation d'objet, dans un au-delà du narcissisme :

Le passage — *Übertragung* — de la douleur corporelle à la douleur psychique correspond à la transformation de l'investissement narcissique en investissement d'objet. La relation d'objet, fortement investie par le besoin, joue le rôle de l'endroit du corps investi par l'augmentation de l'excitation.

Ainsi le modèle de l'investissement « en douleur » permet, par analogie, de rendre compte économiquement de l'investissement « en *Sehnsucht* » de l'objet absent/perdu maternel : premier objet métapsychologique distinct du moi, en tant que les deux modes d'investissement se confondent *in fine* en un même désarroi (*Hilflosigkeit*). Cet étayage de l'un par l'autre réalise les conditions d'un transfert d'éprouvé de l'expérience de douleur à l'expérience de la perte que le langage nous restitue :

²⁹ S. Freud, *Inhibition, Symptôme, Angoisse*, op. cit., p.101.

Ce n'est sans doute pas sans raison que le langage (*die Sprache*) a créé le concept de douleur intérieure, psychique, et assimile tout à fait ce qui est ressenti lors de la perte de l'objet à la douleur corporelle.

Au terme de cette lecture, nous pouvons poser les hypothèses suivantes

:

- La relation d'objet s'inaugure de la création d'un premier objet caractérisé par son mode d'investissement « en *Sehnsucht* » analogue à l'investissement « en douleur » du corps propre pré-objectal ou narcissique.
- Ces modes d'investissement supposent le risque d'un désarroi psychique sans recours, respectivement dans l'épreuve de la perte et dans l'expérience de la douleur. Ils réalisent les conditions d'un traumatisme, au sens lésionnel du terme, de l'appareil et préparent les dynamiques ultérieures du refoulement liées à l'introduction de la causalité sexuelle.
- La représentance de la relation d'objet est à saisir par la récollection des épreuves de la perte induites par les situations de besoin. Cette mise en abyme par réduplication à l'infini la prive des effets stabilisateurs de la ligne d'horizon ou de la ligne de fuite propre à la perspective.
- L'investissement est dit *sehnsüchtig*, mais on pourrait le dire « en éperdition » pour faire entendre, par ce néologisme, le caractère éperdu de sa dynamique telle que la perte et/ou l'absence dans la représentation et/ou la perception de l'objet, au principe même de sa création, la formalise.
- Ainsi la relation objectale propose *ab origine* un mode du désir intégrant la demande référée au besoin insatisfait et donc insatiable, que définit au plus juste cette *Sehnsucht* freudienne, entendue comme folie du désir, comme désir éperdu.

Ce désir éperdu, cette folie du désir, j'en trouve l'écriture chez Annie Le Brun dans un recueil d'essais éponyme qu'elle préface ainsi :

Éperdu est sans doute de tous les mots de la langue française celui que je préfère. C'est un mot qui ne calcule pas, qui n'arrête pas mais soudain emporte vers l'improbable. De l'ancien français *esperdre*, qui veut dire perdre complètement, il signifie troublé par une violente émotion. À miser exclusivement sur la perte, il ne connaît ni la mesure ni la bassesse. Son envergure est immense et sa trajectoire bouleversante. Et s'il transfigure le regard, l'amour, la passion, c'est de toujours leur donner sa perspective de cœur qui bat contre le néant³⁰.

³⁰ Annie Le Brun, *De l'éperdu*, op. cit., p. 7.

Rapprochons maintenant cette analyse tardive (1926) de l'investissement en *Sehnsucht* au principe même de la représentation de l'objet et la possibilité corrélatrice du transfert de la sensation de douleur au domaine psychique, de celle de l'étude des sources infantiles du rêve. Freud la développe dans la deuxième section du cinquième chapitre de la *Traumdeutung*. Il y traite des matériaux-sources du rêve et distingue trois origines aux matériaux du rêve : actuelle, infantile et somatique.

Deux moments de cette étude, notamment, donnent à lire cette dimension de la *Sehnsucht* freudienne, quant à la représentation de l'objet :

- En tant qu'il se présente et c'est le rêve des Parques.
- En tant qu'il fait défaut et c'est la série des rêves de Rome.

Dans le rêve des trois Parques, un rêve de faim, nous dit Freud, le besoin de nourriture renvoie à la *Sehnsucht* de l'enfant pour le sein maternel.

L'étude littérale du rêve permettrait de localiser la figuration de cet investissement « en *Sehnsucht* » de l'objet dans la fragilité même du contour, du cerne de l'objet : qu'il s'agisse des enveloppes qui en font consister la forme, qu'il s'agisse des nominations qui en garantissent la substance. C'est leur friabilité, leur fragmentation respective qui met en représentation cet investissement « en éperdition », celui-là même que Freud pose au principe de l'investissement d'objet³¹.

De la série des quatre rêves rassemblés par Freud en tant que *Sehnsuchtsträume von Rom*, rêve d'éperdition de Rome, je propose la lecture suivante³².

Ces quatre rêves sont écrits comme une succession de cadrages photographiques voire cinématographiques rendant bien compte de l'inaccessibilité de l'objet représenté :

1^{er} rêve : « je rêve que d'une fenêtre de compartiment je vois le Tibre et le pont Saint-Ange [...], la vue que j'avais dans le rêve était la reproduction d'une gravure connue, que j'avais remarquée en passant, le jour précédent, dans le salon d'un patient. »

2^{ème} rêve : « quelqu'un me conduit sur une colline et me montre Rome à demi voilée de brume et encore si éloignée que je m'étonne de la netteté de la vue. »

3^{ème} rêve : « je suis enfin à Rome, comme le rêve me le dit. Mais, à ma grande déception, je vois un décor qui n'est nullement celui d'une ville, un petit fleuve à l'eau sombre, sur l'un de ses côtés des rochers noirs, sur l'autre des prairies avec de grandes fleurs blanches. »

³¹ Thierry Longé, notes du séminaire inédit du 2 décembre 2002 : « ...nachträglich ».

³² Thierry Longé, notes du séminaire inédit du 5 mai 2003 : « ...nachträglich ».

4^{ème} rêve : « Un quatrième rêve, qui suit de près le dernier mentionné, me ramène à Rome. J'ai sous les yeux un coin de rue et m'étonne d'y voir placardées tant d'affiches allemandes. ».

La configuration de cette représentation « en *Sehnsucht* » s'offre donc par ces cadrages successifs. Le quadriptyque, qui en résulte, par sa mise en série, produit cet effet d'inaccessibilité propre à cette modalité de la représentation. Voir Rome suppose la voir de loin : « Le motif “voir de loin la terre promise” s'y reconnaît facilement » nous dit le rêveur.

Dans Rome, Rome n'est pas Rome, ou à tout le moins méconnaissable, décevante : comme l'est une image, issue d'un livre d'images. Entrez dans l'image et l'image disparaît. « Il est évident que je m'efforce en vain de voir dans le rêve une ville que je n'ai pas vue à l'état de veille », nous indique Freud : ou voir est impossible à qui n'a pas déjà vu.

Mais au-delà de la configuration statique de la représentation, la succession, l'enchaînement des images fait surgir une dynamique dans ce mouvement de rapprochement vers l'objet masqué derrière le titre et surgissant sur ces affiches placardées : la lettre, l'écriture. *Rom* se fait lieu, espace (*Raum*), espace de la lettre déchiffrée, premier espace de l'écrit dans les associations du rêveur. Le voir, ici, fait consister l'espace par le surgissement de la lettre qui le stabilise.

De sorte que les quatre rêves ne font plus qu'un seul et même rêve, qu'un seul et même espace de rêve parcouru, organisé par ce voir et les quatre points de vue qu'il sollicite :

- de loin, dans l'encadrement de la fenêtre d'un wagon d'un train qui y amène ;
- de haut, sur une colline, dans cet effet panoramique que seul permet l'éloignement et l'altitude ;
- de près, où Rome pressentie ou mieux hallucinée change de décor ;
- de plus près encore, enfin, le nez sur le mur où se placardent les affiches en langue allemande.

L'interprétation les fait coexister dans cette succession des représentations conjuguées : Rome reproduite, Rome promise, Rome hallucinée, Rome sans Rome, où la représentation s'évide pour ne laisser en reste que le signifiant qui la nomme. Et ce comme autant d'étapes, de moments d'une hallucination de souhait, pour reprendre la terminologie de l'*Esquisse* relativement à la reproduction de l'expérience vécue de satisfaction (*die Befriedigungserlebnis*).

En tant qu'elles nous donnent à lire cet investissement « en éperdition » de l'objet, ces quatre stations pourraient s'ordonner différemment, de sorte que l'inversion des deux premiers rêves rétablirait la séquence : promesse, reproduction, hallucination, déception. Quatre moments qui

correspondent terme à terme à la description de l'expérience de satisfaction : état de souhait – *Wunschzustand*, investissement de l'image du souvenir de l'objet – *Objekterinnerungsbild*, hallucination liée à la vivification du souhait – *Wunschbelebung*, et enfin déplaisir lié à la décharge par défaut de réalisation du souhait – *Unlust*³³.

Cette introduction à la notion freudienne de « *Sehnsucht* » et son usage préconceptuel fût-ce sous le chef de la désirance nous inciteraient à interroger la pertinence de sa promotion conceptuelle dans le champ freudien. Y aurait-il place, à côté des opérateurs métapsychologiques que sont deuil et mélancolie, pour un troisième : *Sehnsucht*, dans le traitement de la représentation de la perte, et quelle incidence son introduction aurait-elle sur celui-ci ?

³³ Cf. la description que Freud en donne dans *l'Esquisse*, pp. 410-412, *GW. Nachtragsband*.